



ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ



JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

BEAUTÉS DE LA THÉOLOGIE DU SPIRITISME.

Nous voici bientôt arrivé à la fin de ce que nous avons à dire synthétiquement au sujet du spiritisme, envisagé sous le point de vue théologique.

La philosophie, dans ses tendances les plus usuelles, poussait au panthéisme, à la conception de Dieu comme simple idéal, *comme mot bon à conserver* ; mais la chose, la réalité suprême disparaissait sous la critique qui devait être reine, selon M. Renan, sous des abstractions logiques, selon Hegel et son disciple Vacherot.

Le matérialisme positiviste disait que hors des existences matérielles il n'y avait rien de concevable.

Dieu a jugé à propos d'intervenir par ses Esprits formant le monde normal terrestre, et par son spiritisme divin.

Du même coup, par les manifestations spirites, a été prouvée l'existence de l'âme dans l'homme, celle des Esprits et partant aussi celle de Dieu.

Parmi les penseurs qui discutaient sur l'être suprême, sur la cause première, il'y en avait un très-grand nombre qui, imbus d'un panthéisme idéaliste, refusaient à cet être la liberté, l'intelligence individuelle, la personnalité en un mot, qui l'assimilaient soit avec des fluides constitutifs de la création, soit avec cette création elle-même.

Eh bien ! le spiritisme vient dire à tous :

« Dieu est l'être par excellence, la personnalité souveraine. »
« Il est au plus haut point la liberté première sans laquelle aucune créature ne serait libre, l'intelligence première sans laquelle nul être ne penserait, l'amour suprême sans lequel personne n'aimerait. Il est la Providence universelle de toute la création, le chef suprême des Esprits et des hommes. »
« Croyez en lui et correspondez à ses volontés paternelles. »

Pourvu que l'on comprenne Dieu sous ces points de vue, cela suffit ; le spiritisme actuel n'en demande pas davantage.

Il exige même, pour un certain temps, que l'on fasse silence autour de certaines notions de loi trinaire en Dieu, se résolvant dans une unité parfaite. Beaucoup de systèmes ont été émis là dessus, et s'il faut le dire, nous avons pensé qu'ils provenaient de mauvais Esprits ou tout au moins orgueilleux. Ce n'est pas qu'il nous faille prétendre que Dieu, dans sa nature,

ne sera pas connu des hommes de notre terre plus complètement et plus parfaitement, autant toutefois qu'il pourra l'être ici-bas ; mais ces développements seront pour l'avenir et non pas pour le présent. On ne doit chercher qu'à les préparer.

Nous avons dit aussi pourquoi nous contentant de prouver que Jésus est le *Messie*, nous ne devons pas insister de nos jours auprès des Mahométans, des Juifs et des incrédules sur sa Divinité.

Toujours est-il que, soit dans sa lutte avec le matérialisme, soit dans sa lutte avec le panthéisme, le Spiritisme a rendu d'éminents services qu'il serait ridicule et insensé de méconnaître. Il a expliqué logiquement et rationnellement la grâce, les prophéties, les miracles, la révélation, et a prouvé leur réalité.

Intervenant pour développer la morale évangélique, le Spiritisme a donné aussi au Christianisme et au Mosaïsme, un développement, une confirmation. Quel est, en définitive, son esprit?... Son esprit peut se résumer dans un seul mot : *Charité*, c'est-à-dire amour de Dieu et de nos frères.

L'amour de Dieu, en nous habituant à voir en lui notre père commun, nous apprend que nous sommes tous égaux devant lui, et nous conduit naturellement à nous aimer tous comme frères ; l'amour du prochain, substitué à l'égoïsme, qui est le sceau du mal, c'est là tout l'esprit, toute la vertu de la foi nouvelle ; c'est là le levier d'Archimède, avec lequel doit être renversé le vieux monde, le règne de Satan, pour lui substituer la Jérusalem céleste avec le règne de Dieu qui est le règne de l'égalité (1), de la fraternité et de la liberté, ternaire moral qui se résume dans l'unité de l'absolue raison, de la vérité.

Mais pour que la charité vivifie et régénère l'humanité, il faut qu'elle aille jusqu'au dévouement personnel de chacun pour tous, et que ce dévouement soit poussé, s'il en est besoin, jusqu'à la mort, comme l'amour de Jésus pour ses disciples (Jean, chap. XV, v. 13 et suivants) ; il faut qu'elle établisse entre tous les hommes, entre ceux du moins qui appellent de tous leurs vœux le règne de Dieu, ce lien indissoluble de la solidarité, qui doit faire que tous ne seront qu'un en Jésus et en Dieu, notre père commun (Jean, chap. XVIII, v. 21 et suivants).

(1) De droits, bien entendu, et non de fait.

En fait de dogmes est-ce sur les formes que Jésus établit le culte du vrai Dieu ? Non. Jésus est précisément venu abolir les formes, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de matériel dans le culte ancien adapté aux mœurs d'un peuple grossier, pour leur substituer l'Esprit qui vivifie, le pur Spiritualisme. Aussi condamne-t-il sévèrement le rite hypocrite des pharisiens, qui ne s'inquiétaient que de nettoyer le dehors du vase, sans se soucier de l'impureté du dedans, c'est-à-dire du cœur (Luc, chap. XI, v. 39). Et ailleurs, il nous prévient que la prière sans la charité n'est rien (Mathieu, chap. VII, v. 21 et 22); puis enfin il nous dit clairement :

« Vient l'heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le père en esprit et en vérité : car ce sont là les adorateurs que le père cherche. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité (Jean, ch. IV, v. 23 et 24).

Le Spiritisme vient enfin donner raison à ces paroles longtemps méconnues du Christ.

PHILALÉTHÈS.

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

SAINT-MARTIN.

(1^{er} article.)

Nous voici arrivé à un nom important dans l'histoire du Spiritisme. Nous prouverons que Saint-Martin a connu le spiritisme ordinaire et qu'il s'en est abstenu par crainte; qu'il a toujours eu un certain éloignement pour les manifestations sensibles, apparitions, visions, extases, dictées des Esprits qui se pratiquaient à côté des matérialistes et des sceptiques de l'encyclopédie, avec la seule différence que de nos jours ces manifestations sont générales et pour tous tous les hommes et que du temps de Saint-Martin elles n'avaient lieu que pour des initiés et secrètement. Toutefois, Saint-Martin, dans sa correspondance, nous apprend ce fait très-curieux que tous les cabinets de gouvernement avaient des *consultations physiques*. Or, dans le langage des mystiques, cela veut dire que tous consultaient les Esprits et en obtenaient des réponses. Notre plan est de faire, en étudiant notre auteur dans ses correspondances inédites, dans ses ouvrages tant manuscrits que publiés, l'histoire même du spiritisme au XVIII^e siècle. Ce seront là nos sources premières et les plus importantes. Nous consulterons aussi en l'analysant l'étude remarquable de M. Matter sur Saint-Martin, et nous terminerons par des pensées toutes marquées au sceau du spiritisme divin extraites des écrits et des lettres de notre philosophe; car, bien que Saint-Martin se défie du spiritisme des morts vulgaires ou des Esprits qui n'ont pas dépassé les couches de notre atmosphère, il fait appel presque toujours aux agents supérieurs, aux vertus, aux puissances, c'est-à-dire aux Esprits qui ont rejeté ce qu'il nomme *l'astral*; car c'est dans *l'astral* seul que réside le principe de tout mal, et tous nos efforts doivent tendre à s'élever au-dessus.

Avant d'aborder cette grande et curieuse figure, donnons une idée à vol d'oiseau des événements de sa vie, et disons quelques mots des divers ouvrages où nous puiserons notre étude sur sa doctrine, faite au point de vue plus particulièrement spirite.

« Saint-Martin, dit le philosophe inconnu, naquit à Amboise, d'une famille noble, le 18 janvier 1743. Destiné à la magistrature, il préféra la profession des armes, et entra comme officier à vingt-deux ans, au régiment de Foix; il devint chevalier de saint Louis, vers 1789. Son goût pour le spiritualisme le disposa à entrer

dans l'école secrète de Martinez Pasqualis, dans laquelle on s'occupait d'opérations théurgiques. Quoiqu'il ait mainte fois confessé la vérité des manifestations obtenues, il abandonna cette voie plus tard pour suivre celle d'un spiritualisme plus pur, et chercher Dieu seul et la vérité, en évitant les périls et les incertitudes des évocations. Quoiqu'il ne partageât pas la plupart des idées de J. J. Rousseau, il éprouvait une sympathie sincère pour ce philosophe, Jacob Boehm, dont les écrits singuliers marquèrent d'un caractère original l'illuminisme protestant du commencement du XVII^e siècle; il en traduisit plusieurs ouvrages. La révolution, dans ses diverses phases, trouva Saint-Martin toujours le même; il vit en elle l'accomplissement des desseins de la Providence, et reconnut également un instrument prédestiné dans l'homme extraordinaire qui vint plus tard en comprimer les excès. Désigné en 1794 pour assister aux cours des écoles normales, il réfuta avec succès en plein amphithéâtre le matérialisme de Garat, professeur d'analyse de l'entendement humain. Sa vie resta néanmoins obscure, et connue seulement d'un petit cercle d'amis distingués qui savaient l'apprécier. Ce fut chez l'un d'eux, M. le comte Lenoir Laroche, qu'il mourut d'une attaque d'appoplexie, le 13 octobre 1803.

Saint-Martin a exposé sa doctrine dans de nombreux ouvrages, principalement dans le livre intitulé *des erreurs et de la vérité* (1775). Saint-Martin admet pour principe du mal des agents spirituels devenus mauvais en vertu d'une détérioration de leur volonté, rendue possible par la liberté dont ils sont doués. Le grand secret est de ne pas les écouter, de suivre notre attrait invisible qui nous porte en haut et de fuir de toutes nos forces le centre de *l'astral* pour obéir à l'aimant divin.

Dans un autre écrit non moins considérable, ayant pour titre : *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782), il a tenté de faire connaître l'ensemble des forces qui unissent Dieu à l'homme, et l'homme à la nature; mais les réticences trop nombreuses de l'auteur, justifiées peut-être par les engagements de discrétion qu'il avait pris dans l'école de Martinez Pasqualis, rendent le livre souvent difficile à comprendre. Néanmoins on peut y saisir une foule d'aperçus neufs et ingénieux, qui conduisent souvent à d'importantes conséquences.

Malgré cette disposition pour ainsi dire exclusive au mysticisme, Saint-Martin jeta un regard attentif sur ce qui se passait autour de lui, principalement pendant les années de la révolution de 1789. Ses réflexions sur ce sujet donnèrent lieu à plusieurs écrits qui ont entre eux une étroite affinité : tels sont la *Lettre à un ami sur la révolution française* (1795), et *l'Eclair sur l'association humaine* (1797). Saint-Martin a composé plusieurs écrits que nous allons faire connaître par une rapide analyse. Dans tous il s'est proposé de faire comprendre à l'homme sa véritable situation, et de le ramener à son principe : 1^o *L'homme de désir* (1790) est un recueil d'élévations et de prières; 2^o dans *l'Ecce homo* (1792) l'auteur a voulu montrer à quel degré d'abaissement l'homme infirme est tombé, et le guérir du penchant au merveilleux de l'ordre inférieur, qui se manifestait le plus souvent par les pratiques théurgiques. Il avait plus particulièrement en vue, dans cet ouvrage, la duchesse de Bourbon, son amie de cœur, modèle de vertu et de piété, mais livrée à cet entraînement pour l'extraordinaire; 3^o *Le nouvel homme* (1792) est l'exposition de cette idée, que l'homme est une pensée de Dieu, et que sa vie doit en être le développement; 4^o *De l'esprit des choses* (1800); l'auteur, dans cet ouvrage, cherche à atteindre la raison la plus profonde de chacune des choses qui frappent nos regards, soit dans l'ordre de la nature, soit même dans celui des mœurs, des coutumes, etc. L'idée lui en fut suggérée par le livre de J. Boehm ayant pour titre : *Signatura rerum*; 5^o *Discours en réponse au citoyen Garat*, professeur d'analyse de l'entendement humain aux écoles normales. Ce discours a pour but d'établir l'existence d'un sens moral, et la distinction

entre les sensations et la connaissance; il a été publié en 1802 dans la collection des écoles normales; 6^e *Le ministère de l'Homme-Esprit* (1802) est un volume de 500 pages environ, dans lequel l'auteur exhorte l'homme à mieux comprendre la puissance spirituelle dont il est dépositaire, et à l'employer à la délivrance de l'humanité et de la nature. On a encore de Saint-Martin deux volumes d'œuvres posthumes, imprimées en 1807, où se trouvent quelques morceaux intéressants, dont le plus important a pour titre: *Quelle est la manière de rappeler à la raison les nations, tant sauvages que policées, qui sont livrés à l'erreur ou aux superstitions de tous genres?* Cette question était posée par l'académie de Berlin. Enfin trois ouvrages de Jacob Boehm, *l'Aurore naissante, La triple vie et les trois principes*, nous sont connus par les traductions qu'en a faites notre philosophe. Il existe encore une correspondance inédite entre Saint-Martin et le suisse Kirchberger, où se trouvent des faits curieux et des pensées qui ne sont pas moins extraordinaires, ainsi que d'autres lettres à divers personnages. C'est dans ces précieux documents que nous puiserons surtout pour notre histoire du spiritisme au XVIII^e siècle; il a connu tous les mystiques, tous les illuminés de France et de l'étranger. Cette histoire aura donc un centre, Saint-Martin; autour de lui se grouperont les étranges figures de Martinez Pasqualis, du général Gikhehel, de Liebisdorf, etc., etc. Ajoutons à cette nomenclature *Le livre des nombres* récemment publié d'après les manuscrits de l'auteur.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à ERMANCE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(35^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE IX.

Année 1465 (suite).

Pendant qu'ils m'auraient ainsi préparé les voies, j'aurais assemblé des troupes chez mes alliés, et je serais rentré en France au moment où leurs rivalités les auraient laissés sans défense contre les ennemis extérieurs. Je les eusse tous forcés de se soumettre à des conditions fort onéreuses pour eux; j'eusse enlevé aux confédérés, pour prix de mon pardon, une partie de leurs terres, que j'eusse réunies aux domaines de la couronne; j'eusse enfermé à la Bastille les plus turbulents d'entre eux, attendant le moment propice pour m'en déharasser; mon frère, lui-même, eût éprouvé ce sort: l'amour des Français, son titre de premier prince du sang et d'héritier présomptif de la couronne me portait ombrage. Lecteur, vous frémissez n'est-ce pas de mes épouvantables récits? Mais après avoir tenté de commettre un parricide, quel crime pouvait me faire reculer?

J'entrai à Paris le 28 août, avec deux mille cinq cents lances, un nombre considérable de francs-archers, de valets, de travailleurs, etc; une artillerie formidable pour le temps et de grosses sommes d'argent. On ne peut se figurer l'enthousiasme des Parisiens, enthousiasme d'autant plus grand que mes troupes étaient nombreuses. Après avoir passé celles-ci en revue, j'en envoyai une partie camper hors des murs, la ville ne pouvant les contenir toutes. Cette fois, j'étais en état non seulement de repousser les ligués, mais encore de les attaquer.

J'allai loger à l'hôtel de Saint-Paul avec le comte du Maine et les principaux grands seigneurs qui m'avaient suivi. Le lendemain je passai la revue de mes troupes, après quoi je donnai un grand festin aux principaux bourgeois et bourgeoises de Paris.

Il est facile de s'imaginer ma colère contre les députés envoyés aux Princes; néanmoins je me contins, ce n'était pas le moment de punir; six seulement d'entre eux furent exilés, les autres n'éprouvèrent aucun mal étant trop haut placés ou ayant des protecteurs puissants. Guillaume Chartier, évêque de Paris, que sa dignité me força d'épargner, ne fut pas à l'abri de mes reproches. Lorsqu'il mourut quelques années après, on m'accusa de l'avoir empoisonné; cette fois c'était à tort. Cette manière de me défaire de lui n'avait pas autant d'éclat que celle que j'avais en vue. J'allais lui intenter un procès comme criminel de lèse-majesté; sa mort en me prévenant ne désarma pas ma haine. Selon la coutume, on avait mis sur son tombeau dans la cathédrale de Paris, une épitaphe à sa louange; tout en la laissant subsister, je fis placer à côté une inscription insultante pour la mémoire du défunt: non content de violer toutes les lois à l'égard des vivants, je troublais les morts jusqu'au sein des tombeaux.

Les princes ligués qui, en arrivant, avaient tout trouvé, fourrages et vivres, en abondance en avaient usé comme ils eussent dû en avoir à discrétion; ils se virent bientôt forcés de les ménager. La disette commençait à se faire sentir; ils durent envoyer des fourrageurs recueillir des provisions à d'assez grandes distances; ceux-ci, attaqués par mes sujets fidèles, payèrent presque toujours de leur vie l'exécution de leur mission. Afin de remédier à ce mal, les princes leur firent donner des escortes considérables; ces petites expéditions, dont ils retiraient peu de fruit, leur coûtaient beaucoup de monde.

A Paris, au contraire, on était dans la plus grande abondance, il y arrivait presque tous les jours de grands convois de vivre; j'avais en outre approvisionné la ville d'immenses magasins, qu'on ne devait ouvrir que dans le cas où les convois ne pourraient plus arriver. Dans le temps de la plus grande cherté, le pain n'augmenta que d'un denier, encore revint-il bientôt au prix ordinaire.

Le 29 août, les ligués attaquèrent la tour de Billy; repoussés de ce côté, ils se tournèrent du côté de la Bastille, mais avec aussi peu de succès. L'artillerie de ces deux postes leur causa de grands dommages.

Le 30 août, nous reçûmes un grand convoi de vivres de la Normandie. Ponceet de la Rivière, commandant des archers de la garde, fit une sortie qui n'eut pas de résultat; il rentra dans la ville pour en ressortir quelques moments après. J'avais été le matin même à Sainte-Catherine du Val, recevoir l'oriflamme des mains du cardinal d'Alby, abbé de Saint-Denis. En revenant, j'appris que les ennemis avaient placé leurs postes avancés à Berey, alors connu sous le nom de Grange-aux-Merciers; j'ordonnai aussitôt des sorties contre eux. Ponceet de la Rivière y alla à la tête de quatre cents lances. Il n'eut pas de peine à les chasser de là et à les forcer de se retirer à Conflans.

Le comte de Charollais reçut avis que le comte d'Armagnac, le duc de Nemours et le seigneur d'Albret étaient avec des troupes à quelques lieues de Paris. J'ai dit que j'avais forcé ces princes à mettre bas les armes et que j'avais conclu un traité avec eux et le duc de Bourbon. Dès que Bourbon qui cherchait, avec empressement un prétexte pour reprendre le parti de la ligue, pût m'accuser d'avoir violé le traité en autorisant Galéas Sforce, comte de Pavie, à faire des courses sur ses terres, ils avaient tous jeté le masque; le duc de Bourbon s'était mis en marche pour rejoindre le comte de Charollais, laissant, afin d'aller plus vite, ses troupes sous la conduite de ces trois seigneurs.

(La suite prochainement.)

VARIÉTÉS.

APPARITION D'UN JEUNE HOMME TUÉ EN DUEL.

En 1826, un jeune homme de la Nouvelle-Orléans fut tué dans un duel, dont les circonstances devaient être bien dramatiques, puisqu'elles émurent au suprême degré cette partie des Etats-Unis, où de pareilles aventures sont si fréquentes. M. Théodore P..., ce jeune homme, avait dix-sept ans; il était dans l'usage, avant sa mort, de venir passer de longues heures dans la maison d'une dame, qui était l'intime amie de sa mère. La dame, une de mes parentes, femme très-spirituelle, très-gaie, fort incrédule et nullement dévote, fut invitée par la mère de M. P..., le lendemain de la catastrophe, à joindre ses prières à celles que la famille du mort faisait dire quotidiennement à l'église pour le repos de son âme; on sait que les femmes créoles ont cette habitude. Ma parente y consentit pour témoigner à la mère de M. P..., la part qu'elle prenait à sa douleur; et bien que, dans son opinion, une semblable cérémonie fût inutile, elle pria sérieusement, avec ferveur, comme prie toute personne dont une mort imprévue a brisé les affections.

Dans les colonies, on a coutume d'envelopper les lits avec une tenture en gaze *marli* claire, qui remplace les rideaux, et dont le but est de garantir des insectes le visage du dormeur et que, pour cela, on nomme moustiquaire. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. P..., lorsque la dame dont je parle, comme le soir était venu, se mit sur son séant, dans son lit, et sous la moustiquaire, pour bercer un enfant qu'elle nourrissait. Il est à remarquer qu'elle était loin de dormir. La plus profonde tranquillité régnait dans la chambre et dans la maison; une lampe brûlait sur la cheminée, et au moyen de sa clarté, à travers la gaze de la moustiquaire, on voyait distinctement tous les objets qui se trouvaient dans l'appartement.

La dame, en ce moment, ne pensait en aucune manière au jeune P... Immobile dans son lit, elle regardait fixement au hasard dans la chambre; elle était dans l'attitude d'une personne qui cherche à garantir du moindre bruit, du moindre mouvement, le sommeil de l'enfant bercé; elle attendait avec impatience que cet enfant fût endormi pour se coucher à son tour. Ce fut alors que, lentement, au milieu de la chambre et en dehors de la moustiquaire, ce fut alors qu'une tête d'homme pâle et triste se forma sous les yeux de cette dame, avec la consistance expressive d'une vapeur qui s'épaissit. Bientôt les traits se dessinèrent, la physionomie se prononça et la dame put enfin parfaitement reconnaître la figure du jeune P...

Nous avons dit que c'était une femme d'esprit et de sang-froid. Comme elle était loin de croire aux revenants, sa raison conserva précisément toute la lucidité nécessaire pour suivre les développements de ce phénomène inouï. Sans quitter du regard la figure apparue, elle déposa doucement son enfant sur le lit, se traîna sur les genoux au bord de la moustiquaire, et observa tranquillement, au travers de la gaze, le fantôme qui ne remuait pas encore. Elle remarqua, sans se troubler le moins du monde, que la tête seule du mort lui apparaissait réellement, et que le reste du corps n'était qu'un nuage léger, grisâtre, absolument semblable à l'ombre qu'une fumée inattendue aurait produite en s'interposant tout d'un coup entre la lampe et les parois de la chambre.

Quand l'ombre, le nuage ou le spectre, comme il vous plaira de l'appeler, eut, en quelque sorte, bien arrêté ses contours, il coula du milieu de la chambre vers le lit, par un mouvement de lenteur inexprimable, et, en tenant ses yeux fixés sur les yeux de la dame, il s'approcha de la moustiquaire et en fit le tour à moitié, suivant les bords du lit, — « avec une vérité si parfaite, » — me disait le témoin de cette scène, — « que je distinguais l'ombre de l'ombre qui traversait la moustiquaire et se réfléchissait sur mes draps. »

Le jeune P... était ainsi parvenu au pied du lit, lorsque son amie, ne résistant pas à la curiosité, étendit les bras, en s'écriant avec une surprise aimable: « mais, Théodore! donnez-moi donc la main! »

A ces paroles, qui furent suivies d'un mouvement involontaire, par lequel le silence de la chambre et le repos de la gaze demeurèrent légèrement ébranlés, le spectre recula du lit vers le mur. Ma parente qui s'était plusieurs fois frotté les yeux, s'aperçut que la tête de l'ombre se déformait peu à peu, le nuage se dissipa, la figure elle-même s'embrouilla, les traits disparurent et tout fut achevé. Il n'y avait plus rien; cette vision avait duré cinq minutes.

La dame se leva sur-le-champ, reconnut qu'il était impossible que la scène eût pour cause une disposition fortuite des meubles ou des hardes qui se trouvaient dans la chambre, et s'assura que personne de la maison n'était survenu, puisqu'on avait fermé les portes de l'appartement.

Je le répète — ajoute l'auteur de ce récit — la femme qui fut témoin de ce retour au monde était et est encore dans toutes les conditions requises pour la vérification de semblables épreuves. Elle m'a fait part de cette singulière circonstance d'un ton et avec des détails qui ne permettent pas de supposer qu'elle a été la dupe d'une illusion. Pour moi, il est hors de doute que l'âme du jeune P... encore imprégnée de substances matérielles de sa vie récente, attirée d'ailleurs sympathiquement par le charme d'un séjour habituel et les liens odorants d'une demeure connue, et aussi magnétiquement ramenée vers la dame par sa prière, d'autant plus engageante qu'elle était plus rare, s'est détachée d'une manière visible sur le fond aérien qui nous entoure, et qui probablement compose un monde insaisissable, une population diaphane dont nos formes consistantes et nos figures opaques sont inondées. Une mort imprévue, brusquée, dans sa première jeunesse n'avait pas permis que les attaches du corps et de l'âme fussent insensiblement dénouées, comme il arrive pour les morts naturelles, ordinairement pressenties et par conséquent les émanations vitales, adhérentes, entières, n'avaient pas eu le temps de se dissoudre et penchaient à se rapprocher par leurs atomes trop brutalement désunis.

Toute l'apparition, ou à peu près, se concentra dans la reproduction du visage, car le cerveau étant le siège de l'existence terrestre, les substances les plus nobles qui se joignent aux rayonnements de notre âme, pour exprimer la physionomie humaine, doivent suivre en plus grande partie les conditions nouvelles où nous entrons à la dernière heure. C'est ainsi qu'un météore, une comète, violemment emporté dans l'espace par la révolution d'une courbe périodique ou par une chute au travers de l'atmosphère, et perdant peu à peu dans sa course les feux foudroyants de sa chevelure, laisse d'abord échapper les plus grossiers, les moins inhérents à sa nature, et conserve pour son auréole, pour son anneau une splendeur essentielle et des lumières célestes.

(Extrait de la *Physiologie du rêve.*) — X.

BIBLIOGRAPHIE.

L'Harmonie des Sphères, par P. MONTANI, de Constantinople. — Prix : 4 f. 50. — S'adresser aux bureaux de *la Vérité*.

— *Les Ombres, Méditations Philosophiques et Spiritiques*, par HILAIRE, rédacteur au journal *la Vérité*. — Prix : 2 fr. — S'adresser aux bureaux de *la Vérité*.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.